
Nous sommes encore réunis dans cet asile de l'instruction, pour donner des expressions solennelles à la joie pure et pieuse que nous inspire le retour fortuné de l'anniversaire du meilleur des maîtres. Citoyens fidèles, sujets respectueux, enfans de la patrie, nous aimons à lui prêter notre voix; pour remercier en son nom l'arbitre des destinées de la conservation de son protecteur et de son père, et les accens de notre reconnoissance deviennent des prières ferventes pour demander au ciel de prolonger une vie, dans laquelle nous respectons et chérissons une des premières conditions du bonheur public. Plus de quatre générations se sont écoulées, depuis que la solennité qui nous rassemble en ce moment fut célébrée pour la première fois dans l'enceinte de cet institut, à l'honneur du monarque qui le fonda; et chaque année, en ramenant cette fête patriotique, a vu renaître aussi dans toute leur vivacité les sentimens qui en dictèrent l'institu-

tion. Nous n'en serons pas surpris, si nous songeons à la belle succession des Princes, qui dans ce long intervalle ont été les objets de l'allégresse et de la reconnaissance publiques, se sont montrés dignes du trône que leur assignoient les droits de la naissance, ont fondé, affermi, perpétué la gloire du nom Prussien, ont assuré aux peuples soumis à leur sceptre une place distinguée dans la grande famille des nations, et en travaillant à la prospérité de leurs sujets n'ont pas moins influé d'une manière décisive sur celle de l'Allemagne, de l'Europe, et ont bien mérité de l'humanité. Heureuse la contrée, à laquelle Dieu dans son amour accorde une faveur aussi signalée! Heureux le peuple, qui est moins redevable de la fortune qu'il a faite au hasard des circonstances qu'aux qualités personnelles de ses souverains, dont les uns ont eu l'art de les attendre, les autres le courage de les faire naître, tous la sagesse d'en profiter; qui sans crainte et sans honte peut arrêter ses regards sur le trône à l'ombre duquel il repose, parceque depuis qu'il subsiste on y a vu régner dans une belle harmonie, avec l'éclat des talents qui excitent l'admiration, la gloire plus pure encore des vertus qui commandent le respect et l'amour; qui en parcourant les pages de son histoire ne recueille que des souvenirs honorables, n'y rencontre aucun de ces forfaits ou de ces désordres enfantés dans le

délire du despotisme ou de l'anarchie, qui souillent les annales de tant de nations puissantes, aucun de ces égaremens et de ces excès qui réveillent l'effroi des contemporains et sont punis par le mépris des races futures; mais y retrouve partout les traces et les signes du respect pour la vérité et la justice, l'ordre et le devoir, les lois et les moeurs; qui, s'il a souffert comme tant d'autres des désastres et des dévastations de la guerre, a vu ses plaies se cicatrizer avec la même rapidité avec laquelle il en avoit été frappé, ses victoires sortir du sein même de ses défaites, sa fortune ne chanceler un moment que pour prendre un essor plus glorieux et une assiette plus solide, n'a recouvré les douceurs de la paix que pour assister au spectacle brillant des créations du génie, s'appropriier les trésors de la science et les richesses de l'art, avancer sans cesse dans les routes du développement et de la culture, exciter par ses progrès l'émulation de ses voisins, et ne marcher lui même dans les chemins de la lumière que pour les frayer à d'autres! C'est à ce dernier trait, Messieurs, que je voudrois m'arrêter dans ce discours, appeler quelques momens votre attention sur les principaux caractères auxquels on peut reconnoître chez une nation le progrès des véritables lumières. Ce sujet n'est étranger ni à la fête qui nous rassemble ni au lieu où nous la célébrons, et donnera une force

nouvelle aux vœux qu'elle doit placer sur nos lèvres et faire partir du fond de nos cœurs.

Pour qu'un peuple ose s'honorer du nom de peuple éclairé, il ne lui suffit pas de compter quelques hommes doués d'un génie brillant ou enrichis d'une érudition profonde, d'avoir possédé quelques uns de ces esprits extraordinaires, qui ont deviné les énigmes de la nature ou jeté avec succès la sonde dans les abymes de la science. Si c'étoit là le seul et le vrai *criterium* du progrès des lumières, nous n'oserions plus appeler obscurs les siècles que d'ordinaire nous flétrissons par ce nom, car les jours les plus ténébreux dont parle l'histoire ont compté des savans distingués par des travaux et des recherches, dont la subtilité et la profondeur sont étonnantes pour les tems où ils ont paru; et si du rang qu'on est forcé de leur assigner parmi les sages ou les gens de lettres, on vouloit partir pour apprécier les lumières de leur siècle, de combien le nôtre ne seroit-il pas derrière lui! Mais ce tableau change de forme et de couleurs, si nous contemplons l'épaisse obscurité au sein de laquelle ces hommes, alors surprenans, brillèrent comme des étoiles éparses, et qui sert peut-être à les faire mieux remarquer. A côté de ces prodiges de subtilité et d'érudition nous voyons dans la plus grande barbarie la religion, la législation, la police, les moeurs, jusqu'aux plaisirs et aux

agrémens de la société. Partout des échaffauds se dressent pour immoler les hérétiques. Partout les procès se décident par le duel, par les épreuves du feu, de l'eau bouillante ou d'autres superstitions. Point de sûreté sur les grands chemins ni de remèdes contre les maladies contagieuses. Chaque phénomène extraordinaire de la nature annonce à la foule effrayée la ruine d'un empire ou même la fin du monde. Des fêtes à la fois déshonorantes et dangereuses viennent souiller les cérémonies augustes du christianisme. Seroit-il nécessaire d'opposer à ce portrait révoltant le tableau plus doux et plus consolant de notre siècle? Ne suffit-il pas de lever les yeux pour bénir les réformes heureuses qu'à subies à cet égard la plus grande partie de l'Europe? Les gouvernemens ont pris une assiette plus fixe et banni l'anarchie du règne féodal. La portion la plus respectable de l'état s'est arrachée à son antique servitude, et avec la liberté les sciences et les arts ont pris un nouvel essor. Une jurisprudence plus raisonnable assure au foible ses propriétés et sa vie, et ne permet plus au fort de voir dans sa puissance un garant de l'impunité. Les princes gouvernent avec trop de sagesse pour prêter encore leur pouvoir au despotisme du clergé ou pour persécuter celui qui s'égare de bonne foi. On laisse à la divinité le soin de venger les erreurs. Des fêtes ingénieu-

ses ont pris la place des réjouissances barbares qui autrefois amusoient les cours. Les muses viennent les orner de leurs graces, et elles excitent l'industrie comme elles servent à policer les moeurs. En comparant ces deux tableaux, il est facile de trouver les titres auxquels les tems où nous vivons méritent le premier rang, et l'on apprend ainsi à apprécier les progrès que les lumières ont faits dans tel ou tel siècle. Les bornes où nous sommes obligés de nous renfermer ne nous permettront d'indiquer que les caractères principaux, qui doivent diriger nos jugemens sur cet objet.

Et d'abord on ne sauroit refuser à une nation et à un siècle un haut degré de lumières, lorsque de toutes les branches des connoissances humaines, il n'en est aucune qu'ils aient laissée sans culture. Les sciences ont entre elles tant d'affinité que l'une ne sauroit étendre ni embellir son domaine, sans que les autres n'en profitent, comme on ne sauroit en négliger aucune sans que l'ensemble ne souffre. Que n'a donc pas gagné l'espèce humaine, depuis qu'entre toutes les connoissances utiles il n'en est aucune que l'on refuse à l'homme d'étude, ou qui soit exclue de la sphère de son activité? La sagesse des souverains a tracé à cet égard au génie naissant une route si lumineuse, que pour ne pas s'égarer il n'a besoin que de la suivre. Des monarques éclairés ne se sont pas contentés d'encourager par leur

attention les travaux de l'artiste et le progrès de toutes les connoissances utiles, de réveiller le zèle et de raviver l'industrie; ils ont encore fondé de nouveaux auditoires, établi dans les universités de nouvelles chaires pour des sciences, dont autrefois il n'étoit jamais question dans les études académiques. Seroit-ce se tromper que de regarder ce moyen comme un des plus efficaces pour avancer le règne des lumières, et mériter à celui qui en fait un digne usage le titre de protecteur des muses?

Plus, en lisant l'histoire de l'esprit humain, nous remontons à ses premiers développemens en Europe, plus nous y voyons négligées les parties les plus estimables des sciences, et surtout celles qui ont l'influence la plus prochaine sur la vie de l'homme, sur l'appréciation des phénomènes de la nature, sur l'étendue du bonheur social. Quelle ne devoit pas être l'imperfection des mathématiques, de la géographie, de l'histoire naturelle, en un mot des connoissances les plus indispensables, dans un tems où Beda regardoit les quatre premières règles de l'arithmétique comme au dessus des forces de l'esprit humain; où Gerbert, que son érudition plaça sur le siège de Rome, et un évêque d'Utrecht publièrent comme des découvertes quelques principes de la géométrie élémentaire, qui se trouvent dans les premières pages d'Euclide; où le physicien le plus ordinaire étoit accusé de magie; où l'Irlande et les

parties septentrionales de l'Ecosse passaient pour des terres inconnues? Mais cette même obscurité influoit d'une manière malheureusement trop active sur celles des sciences qui étoient alors cultivées. La théologie et la philosophie ne s'éclaireroient point dans leurs recherches du flambeau de l'expérience qui seule peut leur donner une direction utile. En se perdant dans des abymes inaccessibles au bon sens, elles ne pouvoient servir à le développer, ni en être éclairées ou enrichies à leur tour. Qui ne connoit les fables grossières que l'on méloit à l'instruction religieuse; et comment les sciences que l'on cultivoit avec le plus d'ardeur pouvoient-elles se flatter de progrès sensibles, tant que toutes celles qui servoient de lumière et d'appui aux spéculations de la philosophie, et qui facilitent l'application de ses principes, languissoient dans une triste obscurité? La culture de toutes les branches des connoissances humaines est donc un des caractères les plus sûrs qui servent à apprécier les progrès d'une nation ou d'un siècle. Dès qu'un peuple arrache aux ténèbres de l'oubli les sciences utiles que méprisoient ses ancêtres, le jour commence à paroître, et dès qu'elles sont poursuivies avec ardeur, travaillées avec succès, la lumière de la vérité se répand toujours davantage.

Un second caractère est sans doute l'association des sciences exactes avec un gout aussi déli-

cat que sévère. C'est ce genre de délicatesse qui, réuni aux études sérieuses, découvre à l'ami des sciences ce qu'elles ont de grand et de noble, de sublime et d'utile. Mais ce gout si précieux ne sauroit être le résultat d'un travail pénible et soutenu et rarement le trouvera-t-on dans le cabinet poudreux du savant. C'est au sein même de la société qu'il se puise. C'est en conversant avec les personnes de tout état et de tout sexe qu'il s'acquiert et qu'il se nourrit. Il semble redouter la solitude, et fuir tous ceux qui en s'isolant du monde ont endurci leur coeur ou aigri leur caractère. Il n'habite que sous le toit de ces mortels fortunés qui, en jouissant des plaisirs innocens de la société ou des charmes de la vie domestique, ont conservé à leur ame sa sensibilité naturelle et en ont étendu la force. En partant de ce principe, le progrès des lumières étoit-il possible dans un tems, où la religion défendoit de payer aux chefs d'oeuvre de l'antiquité le tribut de l'admiration, tandis qu'elle environnoit d'un saint respect les légendes les plus absurdes et les ouvrages les plus dépourvus de sens et de gout; où le savant s'exiloit de la société et se refusoit à ses plaisirs, pour passer sa vie dans une retraite, tantôt forcée, tantôt volontaire, et que réprouve toujours la nature; où il s'éloignoit comme par devoir d'un sexe qui imprime sa douceur aux esprits les plus sérieux, qui par le dé-

sir de plaire rend l'homme plus communicatif et plus humain, et qui doué d'une sensibilité plus rapide et plus délicate est par cela même susceptible d'un gout plus sûr, comme il se distingue par des mœurs plus policées?

Un troisième caractère qui annonce chez une nation et dans un siècle le progrès des lumières, c'est leur propagation parmi tous les ordres de l'état. Tant que les sciences demeurent l'appanage exclusif d'une classe privilégiée, qui se sépare d'ailleurs de toutes les autres par des lois oppressives ou des habitudes opiniâtres, l'on ne doit pas s'attendre à trouver un peuple éclairé. Dans le moyen âge cette classe étoit le clergé, qui seul se vouoit à l'étude, tandis que toutes les autres se condamnoient à une ignorance, dont une sorte de rudesse guerrière faisoit même un titre d'honneur. Dans ces siècles obscurs les savans formoient une corporation tout à fait séparée des autres parties de la société, et cet immense intervalle, en laissant aux uns leurs superstitions et leurs erreurs, conservoit aux autres toute la barbarie de leur érudition. Sans doute les tristes restes d'un peuple naguères éclairé sembloient s'être amalgamés avec les hordes sauvages de ses conquérans, et ne plus former qu'une seule et même nation; mais les uns et les autres ne retiroient de cette réunion que des avantages très peu sensibles. Leur religion corrompue étoit la

seule que les vaincus pouvoient apporter à leurs vainqueurs. Cette doctrine avoit été hérissée par les savans de tant de principes subtils et superflus, environnée de tant d'habitudes propres à empêcher le progrès des lumières, qu'il est bien permis de douter si ce présent eut été fort utile à ces barbares, en les supposant en état de le recevoir. Mais voilà ce dont ils n'étoient pas susceptibles, car le plus grand obstacle à cette communication se trouvoit dans la différence des langues que parloient les deux partis. Les ouvrages des savans ne pouvoient servir à éclairer les classes inférieures, parcequ'ils employoient un idiome que le savant seul pouvoit entendre. Le latin étoit à la fois et le style des livres et celui du culte public. Les langues nationales n'avoient encore ni assez de mots ni assez de flexibilité pour exprimer les pensées et les sentimens, avec leurs différentes couleurs et ces nuances délicates qui constituent le caractère d'un peuple éclairé. De plus le style des érudits avoit perdu ces tournures et ces expressions heureuses, qui dans la bouche des Grecs et des Romains avoient rendu leurs langues si riches, si énergiques et si harmonieuses. La renaissance des lettres ne remédia qu'imparfaitement à un mal dont on étoit redevable au mépris, dans lequel étoient tombées les langues nationales. Les trésors de l'antiquité contribuèrent sans doute à nourrir le génie ou à

épurer le goût des savans; mais sur le total cette amélioration n'eut qu'une influence très peu sensible. Les hommes d'étude en lisant les écrits des anciens, au lieu d'en pénétrer l'esprit, ne s'arrêtèrent le plus souvent qu'à l'écorce, se contentèrent d'en recifier le texte, ou tout au plus d'y puiser quelques phrases élégantes.

Cependant le goût pour les chefs d'oeuvre des anciens s'étant une fois ranimé, il se communiqua bientôt aux autres ordres de l'état, et l'érudition grecque et romaine devint l'ornement des cours, des grands et même du beau sexe. Cette éducation savante annonce toujours un noble désir d'acquérir des connoissances utiles, qui appelle notre respect; elle prouve l'influence que la lecture de Platon, de Cicéron, d'Épictète et de Marc Aurèle peut avoir sur des ames qui leur ressemblent, quoique nous soyons obligés de convenir que Jeanne Gray et Elisabeth, qui possédoient à fond les langues grecque et latine, méritent l'admiration, moins par leur savoir que par les grandes pensées qu'elles puisoient en elles mêmes, et que les talens qu'elles devoient à la nature se développèrent bien plus à l'école des grandes situations et des travaux importants, que par l'étude des grammairiens les plus profonds et des commentateurs les plus illustres. Les lumières ne pouvoient donc faire en Europe des progrès sensibles, tant qu'elles ne se transmet-

toient que dans les langues savantes. Elles demeuroient le privilège exclusif d'une seule classe de la société, et cette classe même ne pouvoit les travailler avec succès aussi longtemps qu'elle se servoit d'un idiome étranger. Une langue morte a un nombre déterminé d'expressions, dont le choix reste à celui qui veut l'employer. Ces termes ont leurs idées accessoires, leurs nuances, qui à chaque pensée indiquent le sens qu'y attachoient ceux dont ils composoient la langue maternelle. L'étranger qui veut s'en servir n'ose point enrichir ce trésor de nouvelles expressions, soit pour rendre des idées nouvelles, soit pour présenter les anciennes sous une autre forme. Il se trouve donc entre deux écueils également malheureux; il risque ou d'arrêter le progrès des sciences, ou d'encourir le reproche d'avoir un style sauvage. Sans doute c'est en partie à un défaut de goût qu'il faut attribuer le latin barbare du moyen âge, mais il n'étoit guères possible d'éviter cet écueil, lorsqu'il s'agissoit d'exprimer des idées pour lesquelles toute la latinité classique n'avoit point de mots.

Un autre obstacle non moins pernicieux vient s'opposer au perfectionnement des sciences, lorsque l'idiome dans lequel leurs découvertes sont proposées à un peuple lui est tout à fait étranger. C'est à l'aide de notre langue maternelle que nous apprenons celle qui nous est inconnue;

c'est par elle que nous recevons les premières idées distinctes; c'est donc aussi à elle que s'attachent en quelque sorte les images et les sentimens qui servent de base à notre façon de penser, tandis que les idiomes étrangers ne réveillent que les idées des termes de notre langue même, dont nous avons eu besoin pour les apprendre. Le savant ne naît jamais tel; c'est à ceux qui surveillent son enfance qu'il doit les premiers développemens de son esprit, et il ne sauroit être savant dans tous les momens de sa vie. Les premières idées que réveillent les objets sensibles ne lui sont donc jamais communiquées dans une langue étrangère; elles prennent racine dans son âme avec les termes dans lesquels elles lui furent d'abord présentées; et par l'usage qu'il en fait dans le commerce ordinaire, cette liaison devient toujours plus intime. Les expressions de la langue nationale doivent donc réveiller chez l'individu des idées plus vives, plus exactes, plus déterminées que les termes des langues étrangères. Il est par cela même facile de sentir combien les pensées doivent perdre de leur force et de leur coloris, lorsqu'on leur donne un vêtement aussi inconnu. Si l'ami des sciences doit désirer de voir se conserver le goût de la littérature ancienne, pour enrichir l'esprit de tous les trésors des siècles passés et faciliter une sorte de communication avec les savans des nations étrangères,

res,

res, il doit souhaiter aussi pour le perfectionnement même des sciences, que sa langue maternelle ne demeure pas négligée.

Il est plus facile encore de montrer les suites funestes que cette négligence doit avoir pour les classes ignorantes, vu que la nature même des choses de concert avec l'expérience nous donnent sur ce sujet les leçons les plus distinctes. Comme dans le moyen âge les recherches savantes, quelle que pût être d'ailleurs leur utilité pour les autres ordres de la société, ne pouvoient arriver jusqu'à eux, parcequ'on les faisoit passer par les canaux obscurs et presque inaccessibles du style de l'école, la nation entière se voyoit obligée de se former elle même sans le secours des savans. Les premiers écrits qu'un tel peuple faisoit paroître dans la langue qui lui étoit propre, devoient nécessairement renfermer l'histoire de son origine et de ses exploits. Mais cette histoire ne pouvoit servir à former ni la sagesse des souverains ni la prudence des sujets, puisque les travaux de la nation se bornoient à des entreprises guerrières, quelquefois chevaleresques, et que la guerre elle même n'étoit pas encore érigée en art. Elle étoit donc destinée à exciter l'orgueil national, à accroître l'enthousiasme pour toutes les actions périlleuses, à nourrir et à vivifier l'esprit militaire. Ce but, pour être rempli avec de plus grands succès, imposoit l'obligation de

frapper tous les esprits d'étonnement et de terreur, et d'alimenter les passions les plus propres à exciter l'ame vigoureuse de l'homme sauvage, qui pour être agréablement ému demande de fortes impulsions. Il falloit donc par des aventures romanesques ou des récits chimériques, auxquels une raison peu éclairée ne trouve rien à opposer et qu'elle reçoit même avec un vif empressement, tantôt remplir le vuide de l'histoire, tantôt lorsqu'elle étoit trop naturelle les mettre à la place de la vérité historique, pour atteindre un terme auquel on ne seroit jamais arrivé avec la vérité toute nue. C'est ainsi qu'on peut expliquer l'origine de ces écrits qui étoient alors les seules annales des peuples, qu'on appeloit dans le langage ordinaire du nom de *Romans*, et dont les siècles plus éclairés ont déterminé suffisamment le prix historique, en conservant ce titre pour une classe de poèmes que l'on veut distinguer de l'épopée des anciens.

Je serois trop long si je voulois ici suivre avec exactitude tous les degrés par lesquels passèrent les savans et les autres ordres de l'état dans la vue de se rapprocher. Il suffira de remarquer en général que la cause dont je viens de parler, continuant son action jusqu'à ce que les deux partis obtinrent à la fin quelques points de contact, l'abyme qui les séparoit fut comblé, et la lumière se répandit dans toutes les classes.

Cette période commença plutôt pour certains peuples, et plus tard pour d'autres; d'abord en Italie, ensuite en France, enfin en Allemagne; et c'est peut être cette différence qui trop longtemps a perpétué le mépris dont les nations civilisées se sont à leur honte flétries les unes les autres. Il fut un tems où les Italiens déjà éclairés pouvoient appeler les François barbares, où les François pouvoient regarder tout étranger comme un demi sauvage; mais ces tems étoient déjà longtemps écoulés, ces causes n'existoient plus, sans que pour cela elles eussent cessé d'agir sur l'opinion et de nourrir le préjugé; car les lumières ont fait des progrès sensibles dans la plus grande partie de l'Europe. L'esprit de recherches a embrassé tous les objets des connoissances humaines et les sciences sentirent le besoin de s'éclairer les unes les autres. Un gout plus délicat empêcha le philosophe de se perdre dans des subtilités inutiles et de ne s'occuper que de spéculations pénibles. Le perfectionnement des langues nationales et la sociabilité, en rapprochant tous les états, ont facilité la circulation de toutes les vérités utiles. Loin d'abandonner la science à une seule classe de la société et de tirer gloire de l'ignorance, les chefs des nations se sont montrés jaloux de relever par les lumières l'éclat de leur naissance et la dignité de leur rang. L'Europe a vu et voit encore ses

trônes occupés par des princes, qui placent un esprit éclairé à la tête de leurs prérogatives, et qui ambitionnent, comme le plus beau titre à la gloire, celui de protecteurs généreux des lettres et des arts.

Ainsi la lumière n'éclaire vraiment un peuple, que lorsque toutes les sciences sont cultivées dans son sein, lorsque le gout vient s'associer à la profondeur, et que les connoissances utiles commencent à se répandre parmi toutes les classes de la société. Estimons nous heureux, Messieurs, de les voir luire encore ces jours favorables, même après les calamités qui se conjuroient à nous les ravir. Ne partageons pas les plaintes et les murmures de ceux, qui pour rabaisser le prix des lumières leur imputent les malheurs dont nous avons été ou les témoins ou les objets. Sans doute dans le monde des esprits la lumière ne doit pas être, comme dans celui des corps, la plus rapide des forces; son influence risque de devenir pernicieuse, du moment où ce n'est plus la sagesse et la probité qui dirigent son flambeau; et son pouvoir, érigé en un despotisme aveugle, peut entraîner à une anarchie désastreuse. Mais les excès de la raison doivent-ils en discréditer l'usage? Parceque le trésor de la pensée n'est pas toujours administré avec une sage économie et une heureuse modération, sera-t-il pour cela un présent funeste; et si son action

n'a pas toujours été bienfaisante, s'ensuit-il qu'il faille la frapper d'une léthargie mortelle et la réduire à un stupide silence? Non! pour la prospérité et pour l'intérêt des peuples, ne confondons jamais la noble destination de la vérité avec l'abus criminel qu'on en a pu faire. Prouvons que les malheurs qu'on lui impute ne découlent pas de sa source pure, en cultivant toutes les connaissances utiles, en distinguant les fausses lumières des véritables et ses vrais amis d'avec ses faux adorateurs. Réveillons et entretenons dans notre sein le désir de sa recherche et la soif de sa possession; et pour faire sentir au monde qu'elle est le génie tutélaire de son bonheur, opposons aux tableaux perfides que tracent ses détracteurs le spectacle flétrissant de ces siècles de barbarie, où l'ignorance et la superstition sur le trône dédaignoient ou redoutoient la lumière, faisoient un crime de l'instruction, paralysoient l'activité des esprits autant que la vertu des coeurs, préchoient leur doctrine ténébreuse au milieu de débris ou de victimes, et avilissoient l'homme en le rendant aussi sauvage que le globe qu'il habitoit. Oui! la vérité sera toujours pour le vrai sage ce port heureux, où il aborde après avoir longtems vogué sur la mer orageuse des opinions humaines, et louvoyé entre les écueils de la vraisemblance et du doute. Elle sera toujours pour chaque homme le résultat de ses recherches et le

prix de ses efforts, si elle a été vraiment le but de ses désirs. C'est en l'environnant d'un saint respect, en lui rendant ses véritables domaines, en la présentant sous un extérieur qui la décore sans la déparer, en respectant les limites que lui prescrivent et les facultés de l'homme et les intérêts de la société, en administrant ses richesses avec autant de fidélité que d'économie, en ne ménageant pas les ennemis qui la combattent, quelque soit le vêtement qu'ils empruntent pour en imposer sur leurs motifs, que son règne s'affermira, que son influence ne sera que salutaire, et qu'elle fera toujours le plus grand bonheur de l'espèce humaine. Envisageons la comme la plus belle partie de l'héritage que nos pères nous ont légué, comme un trésor que nous devons transmettre à nos enfans enrichi de nouvelles ressources. Souhaitons à ceux qui viendront après nous les facilités que nous avons, pour travailler avec succès et avec gloire à cette belle oeuvre. Adressons pour cet effet au ciel les prières les plus ferventes, pour que le trône protecteur, à l'ombre duquel nous avons le bonheur de vivre, pousse des racines toujours plus profondes, et que le monarque généreux, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, n'en descende que pour le laisser à des successeurs jaloux de suivre ses traces.

De tous les devoirs que m'impose le retour de l'examen du collège, il n'en est pas de plus sacré ni de plus cher que celui qui m'appelle à servir d'organe à sa reconnaissance pour tous les bienfaits dont il est l'objet.

Le premier de ces bienfaits est la bienveillance et la protection, dont le meilleur des Rois daigne l'honorer, et qui resteront sans cesse les plus sûrs garans de sa prospérité. Chaque année qui s'écoule accroît à cet égard notre dette. Jaloux de l'acquitter dignement, j'ai cru devoir publier le discours, qu'en ma qualité de Directeur j'ai eu l'honneur de prononcer au dernier anniversaire de Sa Majesté et en faire le contenu principal de ce programme d'invitation. Quelque foible qu'il soit, je me flatte cependant d'y avoir été l'interprète fidelle des sentimens de tous ceux, qui savent apprécier le bonheur de vivre sous un gouvernement éclairé et paternel, dont les soins généreux tendent sans cesse à assurer le progrès des sciences et à en propager la bienfaisante lumière.

Ce tribut de reconnaissance, je l'offre aussi aux corps respectables, préposés à l'instruction publique, et aux illustres chefs qui les président, pour les nobles encouragemens que l'institut a puisés dans l'intérêt flatteur qu'ils ont bien voulu lui continuer, et l'active surveillance qu'ils ont exercée sur ses travaux. Puisse le compte que je vais en rendre leur prouver, qu'il a fait tout

ce qui dépendoit de lui pour mériter la conservation d'un avantage aussi précieux.

Si les efforts par lesquels j'ai tâché de le lui assurer ont été couronnés de quelques succès, je les dois en grande partie aux lumières de Mrss. les Inspecteurs et au zèle avec lequel ils veillent aux intérêts spirituels et temporels de la fondation, que j'ai l'honneur de diriger avec eux. Toutes les occasions, où je puis témoigner publiquement combien je leur suis redevable, me sont trop chères pour ne pas leur réitérer dans celle-ci mes sincères remerciemens, et ne pas les prier de me continuer une confiance, dont je sens et le besoin et le prix.

Je les adresse ces remerciemens avec la même sincérité à mes bien aimés collègues, Mrss. les Professeurs et Maîtres de l'institut, sans le concours desquels je ne pourrois m'acquitter qu'imparfaitement de la tâche qui m'est prescrite. Le lien qui nous unit et que forme entre nous la belle oeuvre de l'institution de la jeunesse, est trop sacré, pour que nous ne sentions pas tous la nécessité de le resserrer toujours plus et d'écarter avec scrupule tout ce qui pourroit le relacher, afin de former nos disciples par notre exemple comme par nos leçons, et d'entretenir au sein de la fondation confiée à nos soins cet esprit d'ordre et de sagesse, de zèle et d'activité, qui seul peut lui concilier avec les suffrages des supérieurs

l'estime et l'intérêt du public. Continuons donc à nous tendre une main fraternelle pour nous soulager dans nos pénibles travaux. S'ils ne sont pas toujours payés, comme ils devraient l'être, par la reconnaissance de ceux auxquels nous les consacrons, cherchons notre récompense et notre consolation dans notre unanimité à nous acquitter religieusement de nos devoirs. Redoublons surtout de vigilance et de soins, pour assujétir nos élèves à cette sage discipline, qui est si impérieusement nécessaire aux succès de l'instruction; et si par des raisons qui nous sont trop connues à tous pour que j'aye besoin de les détailler ici, cette partie de notre tâche offre aujourd'hui plus de difficultés qu'autrefois, cherchons dans ces obstacles mêmes un motif de plus de travailler d'un commun accord à les combattre et à les vaincre.

Avant de présenter le tableau de nos travaux, je dois offrir une courte chronique de l'année que nous sommes sur le point de finir.

Il n'est survenu aucun changement conséquent dans la partie la plus essentielle, celle de l'enseignement. La régence des classes et la répartition des objets d'instruction entre les maîtres sont restées les mêmes, ainsi que le plan d'études, qui à l'entrée de chaque semestre a été mis avec tous ses détails sous les yeux du véné-

nable Consistoire de la province et a obtenu son approbation.

Le Conseil académique a été privé des utiles services du plus ancien de ses membres, par la retraite de Mr. le Conseiller privé de Beguelin, que la translation de la Chambre royale des comptes à Potsdam a forcé de renoncer à la place d'inspecteur, qu'il occupoit depuis 1810. Après avoir donné de justes regrets à une perte aussi sensible, le Conseil a eu le bonheur de la réparer par le choix de Mr. le Conseiller privé des finances Villaume, qui en acceptant cette vocation honorable a donné une preuve nouvelle du vif intérêt qu'il a toujours pris à la prospérité du collège.

Dans mon programme précédent, j'avois annoncé le projet d'acquérir un apparat de physique. Ce projet a été réalisé dans le cours de l'année, et l'institut a l'avantage de posséder aujourd'hui une collection d'instrumens, qui sans être complète contribuera cependant à rendre plus utiles encore aux élèves les leçons de physique, que Mr. le Professeur Erman a données jusqu'ici avec tant de succès. Je m'estimerois heureux, si en recommandant cet objet à la bienfaisance du public, je voyois cette collection naissante s'accroître d'année en année, ainsi que la bibliothèque qui a été enrichie de nouveau, soit par quelques

achats, soit par des envois que m'ont adressés les protecteurs et les amis de l'institut.

Les rentes du legs Oelrichs réparties l'année dernière à titre de stipendium entre les étudiants en théologie et les élèves du Séminaire Desmarets, Roquette et Bock, leur ont été allouées de nouveau pour l'année courante. Comme il restoit en caisse un arrérage, provenant d'économies faites antérieurement sur les intérêts du dit capital, le Conseil en a généreusement disposé en faveur de l'ancien élève de l'institut Jules Winther qui se voue à la jurisprudence, et lui a assigné pour un an un stipendium de cent écus, après lui avoir fait composer la harangue latine que prescrit le testament Oelrichs, dont le sujet étoit *l'influence que les jeux publics ont eue sur la culture nationale des Grecs*, et qu'il a prononcée avec approbation au jour de naissance de Sa Majesté.

Outre cette fête patriotique, le collège, d'après l'ordre des supérieurs, a célébré dans le cours de l'année le souvenir des journées mémorables du 31 Mars 1814, du 18 Juin 1815, et du 18 Octobre 1813. Cette célébration a eu chaque fois un caractère religieux et a dicté aux maîtres comme aux disciples les vœux les plus ardents pour la prospérité de la patrie, et la conservation du Roi qui en est le protecteur et le père.

Je termine ici ce court exposé, pour passer à celui des travaux qui ont occupé les élèves

pendant l'année que va terminer l'examen public. Je me flatte que les fruits qu'ils en ont recueillis et dont ils fourniront les preuves, conserveront à l'institut la réputation dont il a joui jusqu'ici.

TABLEAU DES LEÇONS

DONNÉES AU COLLÈGE

depuis Paques 1818. jusqu'à Paques 1819.

(Chaque maître a fourni lui même son article.)

I. JEAN MICHEL PALMIÉ.

Directeur.

A donné pendant l'année huit leçons par semaine, savoir:

- I. Une en quatrième consacrée à la lecture du *Télémaque* de Fénélon et à la correction de compositions françaises.
- II. Trois en troisième, où il a commencé un cours de grammaire française raisonnée, précédé d'un précis d'histoire littéraire; lu plusieurs chants de la *Henriade*, en accompagnant la lecture de remarques historiques et grammaticales, et fait faire aux élèves des exercices de style, d'orthographe et de récitation.
- III. Deux en seconde, où il a lu l'art poétique et plusieurs épîtres de Boileau, ainsi que deux